

# Les XIX<sup>es</sup> siècles de ROLAND BARTHES

Sous la direction de José-Luis Diaz et Mathilde Labbé



LES IMPRESSIONS NOUVELLES



**LES XIX<sup>es</sup> SIÈCLES  
DE ROLAND BARTHES**

Sous la direction de  
José-Luis Diaz et Mathilde Labbé

LES IMPRESSIONS NOUVELLES



**EXTRAIT**



## INTRODUCTION

### LE XIX<sup>e</sup> SIÈCLE VU DE LA TOUR

José-Luis DIAZ

Quels sont les *modes de présence* du XIX<sup>e</sup> siècle dans l'œuvre critique de Roland Barthes ? Telle est la question à laquelle il n'est peut-être pas inutile de répondre en préambule à notre réflexion commune. Ce qui laisse deviner que le pluriel de son titre (« *Les XIX<sup>es</sup> siècles de Roland Barthes* ») est moins à entendre comme supposant une variété de *thèses*, ou d'OPA hostiles ou amicales sur le XIX<sup>e</sup> siècle, qu'une variété de *focales*.

Mais si l'on en croit les angles de vue pris par plusieurs des exposés qui vont suivre, remarquons que ces focales passent souvent par des auteurs : Flaubert, Baudelaire, Michelet, Stendhal, Balzac, Zola ; et on aurait pu ajouter : Fourier, Loti, Chateaubriand, Bloy, Poe, Verne, etc. C'est dire que, avant, pendant, comme après la ponctuation du célèbre article sur « La mort de l'auteur » (1968), et malgré toutes sortes d'assauts théoriques définitifs, l'instance auteur, chez Barthes, résiste et impose sa grille. Malgré cette prime au singulier, malgré aussi la dispersion de ses études sur les écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, due pour une part à leur *support* journalistique, est-il possible de prendre une vue panoramique du rapport de Barthes à la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle – et donc aussi nécessairement à son histoire ?

À cette question, le titre arboré en haut de page semble répondre par l'affirmative. N'était qu'il convient de l'assortir d'emblée d'une inflexion dubitative – *anti-arrogante*,

pour parler *le Roland Barthes* – de manière à suppléer le simple français, langue sans point d'ironie mais aussi sans signe propre à suggérer le doute préambulaire de rigueur.

« Le XIX<sup>e</sup> vu de la Tour » : un tel titre s'est bien imposé à moi pourtant, après avoir lu la préface particulièrement inspirée du livre sur la tour Eiffel (1964), où Barthes pose la Tour comme lieu, comme objet, comme instance phénoménologique, mais aussi comme point de vue en mirador, sur Paris mais aussi sur la France et son histoire. Cela, tout en se demandant au passage si la Tour, parmi ses fonctions sémiotiques multiples (symboliser Paris, la Révolution française, l'Exposition universelle, le progrès, l'architecture en fer, etc.), n'a pas aussi celle de symboliser le XIX<sup>e</sup> siècle : « Tour à tour, et selon les appels de notre imagination, symbole de Paris, de la modernité, de la science ou du XIX<sup>e</sup> siècle, fusée, tige, derrick, paratonnerre ou insecte, face aux grands itinéraires du rêve, elle est un signe inévitable<sup>1</sup>. »

Mais faut-il céder à la force de ces évidences ? Toute l'œuvre de Barthes, et c'est une de ses caractéristiques, invite à y résister. C'est donc à évaluer les diverses formes d'existence panoramique, de *toureffelisation* du XIX<sup>e</sup> siècle chez Barthes que sera consacré le présent exposé.

### *Le XIX<sup>e</sup> siècle voué aux gémonies*

Et d'abord, en bonne rhétorique, comment ne pas prendre en considération le *négatif* du rapport global de Barthes au XIX<sup>e</sup> siècle ? Pas sûr qu'il aurait vu d'un bon œil qu'on découpe ainsi dans son œuvre critique une tranche dix-neuviémiste, tout comme on a pu y découper une part théâtrale. Force est en tout cas de constater d'emblée le

1. « La tour Eiffel », 1964, *Œuvres complètes*, Paris, Éditions du Seuil, 2002 [désormais OC], t. II, p. 533-534.



statut paradoxal du XIX<sup>e</sup> siècle barthésien. Il fait partie à l'évidence de sa culture réflexe, de son fonds de lectures adolescentes, voire même, pour parler *le Roland Barthes*, de sa « soupe littéraire » – bien plus que Gide au total, pour lequel l'expression fut profilée<sup>2</sup>. Mais il est objet pourtant de résistances, et peu présent en pourcentage, renvoyé qu'il est souvent aux oubliettes par le gendarme théorique qui, en Barthes, dort rarement. Car, s'il lui arrive d'avouer un rapport d'évidence avec le siècle de Michelet, de Stendhal et de Flaubert, jusqu'à se considérer lui-même comme une jeune fille bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle, en raison de ses *habitus* (thé, piano, aquarelle<sup>3</sup>), il lui arrive aussi de le regarder de la Tour, mais cette fois-ci de manière hostile, et en flirtant même parfois avec des refrains à la Léon Daudet sur le « stupide XIX<sup>e</sup> siècle ».

Car c'est bien de bêtise que le siècle en bloc est accusé, même si Barthes s'en défend dans sa réponse à un interviewer qui lui tend cette perche, réponse où il rejette aussitôt vers l'extrême droite ce genre de propos : « L'intelligence que l'on prête au XVIII<sup>e</sup> siècle et que l'on refuse au XIX<sup>e</sup> participe en général d'une mythologie réactionnaire, maurassienne<sup>4</sup> » (1970). Mais son *long* XIX<sup>e</sup> siècle n'en est pas moins hanté par la bêtise petite-bourgeoise, quand elle se fait encyclopédique avec Bouvard et Pécuchet<sup>5</sup>, ou

2. « Gide est ma langue originelle, mon *Ursuppe*, ma soupe littéraire » (« Abgrund », *Roland Barthes par Roland Barthes*, 1975, p. 103 ; *OC*, t. IV, p. 677).

3. « En plein trouble politique, il fait du piano, de l'aquarelle : toutes les fausses occupations d'une jeune fille bourgeoise au XIX<sup>e</sup> siècle » (« La jeune fille bourgeoise », *ibid.*, p. 56 ; *OC*, t. IV, p. 632).

4. « Pour un Chateaubriand de papier », *Le Nouvel Observateur*, propos recueillis par Jean-Paul Enthoven, 10 décembre 1979, *OC*, t. V, p. 770.

5. De quoi justifier la question à laquelle on vient de voir Barthes répondre par une dénégation embarrassée.

s'offre au regard naturaliste de Maupassant<sup>6</sup>, mais aussi quand c'est Michelet qui est aux commandes et que, cette fois, c'est lui-même qui nous offre comme sur un plateau l'« idéologie petite-bourgeoise parlée à nu », sans qu'on puisse la prendre « à contretemps, comme nous pouvons le faire avec l'idéologie progressiste de la bourgeoisie du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup> ». Ce qui n'empêche pas le Michelet de Barthes de se retrouver, malgré tout, dans le camp d'en face : celui des dénonciateurs absolus du XIX<sup>e</sup> siècle, ce « siècle éteint » qu'il évalue « sous la figure de l'ennui et de l'aplatissement des valeurs », tout en brandissant « la valeur, comme une sorte de flamme apocalyptique<sup>8</sup> ».

Romantique et positiviste, « et peut-être *ceci* à cause de *cela*<sup>9</sup> », le XIX<sup>e</sup> siècle de Roland Barthes est mis en accusation sur ces deux fronts. Tantôt, quand c'est le romantisme qui est la cible, le voilà coupable d'idéalisme, d'anti-intellectualisme<sup>10</sup>, d'une pensée organiciste de l'histoire « qui ne peut que lui fermer la lecture marxiste<sup>11</sup> »,

6. En 1956, Barthes salue en termes marxistes la juste analyse de Maupassant sur les états d'âme de la « petite bourgeoisie fonctionnaire », laissée à l'écart entre « l'expansion affairiste » et « la conscience ouvrière », qu'il a exprimés dans ses romans (« Maupassant et la physique du malheur », *Bulletin de la Guilde du livre*, 1956, OC, t. I, p. 640).

7. « Modernité de Michelet », *Revue d'histoire littéraire de la France*, septembre-octobre 1974, OC, t. IV, p. 529.

8. *Ibid.*

9. Selon Barthes, dès ses premières décennies « le XIX<sup>e</sup> siècle commence son double voyage, positiviste et romantique (et peut-être *ceci* à cause de *cela*) » (« Lecture de Brillat-Savarin », préface à *Physiologie du goût*, Paris, Hermann, 1975, OC, t. IV, p. 826).

10. « [...] l'intelligence » (mot proustien), dont Proust fait le procès en commençant le *Contre Sainte-Beuve*, si l'on suit la tradition romantique, est une puissance qui blesse ou assèche l'affect » (« Longtemps, je me suis couché de bonne heure », conférence au Collège de France, 10 octobre 1978, OC, t. V, p. 461).

11. « Modernité de Michelet », *op. cit.*, t. IV, p. 529.

d'une psychologie du moi assez naïve, et d'un déni du corps au profit de ces déités vieux jeu : « l'âme, le cœur, le sentiment<sup>12</sup> ». Tantôt, quand c'est le positivisme qui est visé, c'est son scientisme qui est sur la sellette, sa confiance benoîte dans la religion des faits, assortie d'une méconnaissance de l'instance langage, d'autant plus coupable que programmée par la sémioclastie alors ambiante. Siècle des idéologies, et donc des *doxas* triomphantes, siècle des mythes à majuscule (le Progrès, « la » Science<sup>13</sup>, la Nature<sup>14</sup>, la Montagne<sup>15</sup>), le XIX<sup>e</sup> siècle est aussi le siècle des « cosmogonies », – mais malheureusement des « cosmogomies bien pensantes » : chez Wagner tout comme chez Balzac<sup>16</sup>. Point de trace chez Barthes du XIX<sup>e</sup> siècle plus amical de Proust, qui donne acte du moins aux grands écrivains du siècle, Michelet et Balzac,

12. « “Âme”, “sentiment”, “cœur” sont les noms romantiques du corps. Tout est plus clair, dans le texte romantique, si l'on traduit le terme effusif, moral, par un mot corporel, pulsionnel – et il n'y a à cela aucun dommage » (« Rash » (1975), *OC*, t. IV, p. 834).

13. « Littérature/enseignement », *Pratiques*, février 1975, propos recueillis par André Petitjean, *OC*, t. IV, p. 883.

14. « Ce qu'on appelle Nature dans le complexe classico-romantique, c'est avant tout un spectacle, ce n'est pas un milieu. L'homme y prend place par le mouvement des yeux, non par celui de ses muscles ; les tumultes de cette Nature l'impressionnent mais ne le désorganisent pas. L'homme romantique ne perd rien de sa sérénité en agréant l'orage et la tempête » (« Jean Cayrol et ses romans », *Esprit*, 1952, *OC*, t. I, p. 152).

15. Voir la « promotion bourgeoise de la montagne », à laquelle se livre *Le Guide bleu*, au moyen de « ce vieux mythe alpestre (il date du XIX<sup>e</sup> siècle) que Gide associait justement à la morale helvético-protestante et qui a toujours fonctionné comme un mixte bâtard de naturisme et de puritanisme » (*Mythologies*, 1957, *OC*, t. I, p. 765).

16. « Un grand rhétoricien des figures érotiques », *Magazine littéraire*, juin 1976, propos recueillis par Jean-Jacques Brochier, *OC*, t. IV, p. 1004.

censés avoir manqué leurs œuvres, de leur avoir conféré une unité rétroactive par leur auto-contemplation<sup>17</sup>.

Si, comme le fera Philippe Muray, Barthes ne dénonce pas les accointances qui se trament au siècle de Hugo et de Michelet entre socialisme et mystique, si son XIX<sup>e</sup> siècle ne souffle pas ses *virus* « à travers les âges », vu de la Tour Barthes un de ses crimes, assez semblable, c'est de coupler « la Morale et la Politique » : ce qui est « arriéré<sup>18</sup> ». C'est donc un siècle à *purger*, en particulier de son idéologie politique. Ce que Barthes affirme réaliser dans son *Michelet* : « Dans le *Michelet*, l'idéologie de cet auteur est expédiée en une page (initiale). R.B. garde et évacue le sociologisme politique : il le garde comme signature, il l'évacue comme ennui<sup>19</sup>. » C'est aussi un siècle en retard, dont le « vieux rêve » d'une science unique et totalisante « s'est effondré<sup>20</sup> ». Un siècle ennuyé aussi, qui s'ouvre avec « *Adolphe*, le roman de l'ennui, et la pâle et diffuse *Corinne*<sup>21</sup> ». *Un siècle* où abondent les « fantoches définitifs », piloriés rien que par la scansion

17. Je songe au Proust évoquant dans *La Prisonnière* le « XIX<sup>e</sup> siècle dont les plus grands écrivains ont manqué leurs livres, mais, se regardant travailler comme s'ils étaient à la fois l'ouvrier et le juge, ont tiré de cette auto-contemplation une beauté nouvelle, extérieure et supérieure à l'œuvre, lui imposant rétroactivement une unité, une grandeur qu'elle n'a pas » (*À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade » t. III, 1987-1989, p. 666).

18. *Roland Barthes par Roland Barthes*, p. 130, *OC*, t. IV, p. 703.

19. *Roland Barthes par Roland Barthes*, p. 60, *OC*, t. IV, p. 635.

20. « Il est banal de dire que le savoir a un rapport avec la science, mais, aujourd'hui, la science est plurielle : il n'y a pas une science mais des sciences et le vieux rêve du XIX<sup>e</sup> s'est effondré » (« Littérature/enseignement », *Pratiques*, février 1975, propos recueillis par André Petitjean, *OC*, t. IV, p. 883).

21. *Michelet*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Écrivains de toujours », p. 50, *OC*, t. I, p. 330.

de leur nom : « Dumas fils, Daudet, Bourget, Sarcey<sup>22</sup> ». Un siècle mortifère enfin, qui des plus vifs même réussit à faire des cadavres. Ainsi de Michelet qui, bien que « fulgurant sans cesse », « apparaît aujourd'hui mort, embaumé, *démodé* jusqu'au rebut<sup>23</sup> ».

On est fondé à chercher les raisons qu'a Barthes de cracher ainsi dans sa « soupe littéraire » de jeunesse, mais il y aurait alors à écrire toute l'histoire de l'anti-dix-neuviémisme du xx<sup>e</sup> siècle, et de ses efforts successifs, « téléphonés » souvent, pour tuer le père. Car Barthes, là, n'agit pas seul, mais s'appuie sur un consensus. Dans ces grandes guerres, point de référence de la part de Barthes aux foudroiements de Lautréamont contre les « grandes têtes molles », ni aux sanglantes détronisations surréalistes, mais principalement deux autres allégeances. La première, côté Gide et la NRF qui ont programmé un retour aux classiques : d'où chez un premier Barthes la proscription du pathos, de l'emphase, son goût de l'*understatement*, du structuré contre le vague, le structuralisme se posant ainsi comme un anti-romantisme. Plus tard, vient pour Barthes une autre forme d'anti-dix-neuviémisme au moment de sa camaraderie intellectuelle avec ceux qu'il appelle, quand il est fâché, les « parrains »

22. « Parce qu'il a toujours vu dans l'art un contre-argent, il ne s'est presque jamais trompé : les écrivains qu'il a éreintés (Dumas fils, Daudet, Bourget, Sarcey) nous apparaissent bien, aujourd'hui, comme des fantoches définitifs » (« Léon Bloy », *Tableau de la littérature française*, t. III, Gallimard, 1974 ; *Le Bruissement de la langue. Essais critiques* 4, p. 223 ; *OC*, t. IV, p. 535).

23. « Là où Michelet croit être vrai, sincère, ardent, inspiré, c'est là qu'il apparaît aujourd'hui mort, embaumé : démodé jusqu'au rebut. La puissance actuelle d'un écrivain passé se mesure aux détours qu'il a su imposer à l'idéologie de sa classe » (« Modernité de Michelet », *Revue d'histoire littéraire de la France*, septembre-octobre 1974, *OC*, t. IV, p. 529).

de l'avant-garde<sup>24</sup>, Sollers et Kristeva en tête, dont les rejets du XIX<sup>e</sup> siècle sont encore plus déterminés que les siens, fondés qu'ils sont, chez l'un, sur une préférence pour l'âge libertin, chez l'autre, sur une histoire binaire, rejetant les premiers trois-quarts du siècle aux catacombes de la « modernité ». À partir des années 1970, Barthes acquiesce à la philosophie de l'histoire littéraire binaire que trace *La Révolution du langage poétique* (1974), et oppose lui aussi Romantisme et Modernité : « notre modernité », comme il lui arrive de dire, entonnant un refrain d'époque, aujourd'hui à son tour daté. C'est ainsi qu'il procède dans sa préface à la *Vie de Rancé*, à l'orée de laquelle lui-même s'étonne d'avoir entrepris de relire « l'œuvre pieuse d'un vieillard rhéteur », « surgie de ce romantisme français avec lequel notre modernité se sent si peu d'affinité »<sup>25</sup>.

Avant Flaubert et Mallarmé, mais aussi avant Lautréamont, ajoute *Tel Quel* ; avant Nietzsche préfère ajouter Barthes, point de merci. Le XIX<sup>e</sup> s'en trouve clivé, avec une coupure béante vers ses années 1970. Et réduit à la portion congrue du fait de cette extraction du meilleur de son dernier quart, requis de basculer vers la « modernité ». À ce siècle honni reste à Barthes à apposer une marque infamante : le *lisible*. Sauf à en racheter ensuite, au prix d'extractions laborieuses, quelques rescapés du souterrain, admis peu à peu au quasi-plein air par ce critique Orphée.

24. « Comment faire route avec l'avant-garde et ses parrains, lorsqu'on a le goût irénique de la dérive ? » Et Barthes de rêver d'« un autre style de schize » (*R.B.*, p. 106, *OC*, t. IV, p. 678).

25. « Chateaubriand : *Vie de Rancé* », *Nouveaux essais critiques*, 1967, *OC*, t. IV, p. 55.

[...]

## TABLE DES MATIÈRES

|   |     |
|---|-----|
| José-Luis DIAZ  |     |
| Introduction. Le XIX <sup>e</sup> siècle vu de la Tour                                | 7   |
| Philippe ROGER  |     |
| Chateaubriand : « le vrai livre »   | 39  |
| Philippe BERTHIER   |     |
| Fragments d'un discours stendhalien   | 71  |
| Paule PETTIER   |     |
| Michelet, un auteur qui n'était pas son genre   | 83  |
| Éric LECLER   |     |
| Le romantisme sentimental de Barthes dans <i>La Préparation du roman</i>              | 107 |
| Claude COSTE  |     |
| Le XIX <sup>e</sup> musical de Roland Barthes : histoire ou anthropologie ?           | 125 |
| Jacques-David EBGUY   |     |
| Prendre la mesure. Balzac, d'une modernité à l'autre                                  | 147 |
| Françoise GAILLARD  |     |
| La flaubertisation de l'écriture  | 175 |
| Qian SUN  |     |
| À la recherche du sens : entre la lecture barthésienne de Balzac et celle de Flaubert | 195 |



|  |     |
|--|-----|
| Mathilde LABBÉ   |     |
| Le Baudelaire de Barthes ou la « vérité emphatique du geste »          | 211 |
| Philippe HAMON   |     |
| Barthes et Zola  | 229 |
| Vincent VIVÈS  |     |
| Nietzsche et Barthes, corps adjacents                                  | 239 |
| Anne HERSCHBERG-PIERROT  |     |
| Les XIX <sup>es</sup> siècles de Roland Barthes : une lecture-écriture | 259 |

# Les XIX<sup>es</sup> siècles de ROLAND BARTHES

## septembre 2019

Malgré la résistance de Roland Barthes à l'histoire littéraire et à la logique séculaire que l'école imposait, le XIX<sup>e</sup> siècle constitue dans son œuvre un pivot, dont on ne peut se débarrasser à si bon compte, et sur lequel il bute dès qu'il veut construire certains de ses objets d'élection : une histoire des « écritures », une histoire des « mythologies ». Si, dans le titre, le pluriel s'est imposé, c'est parce que ses rapports à ce siècle repère furent multiples et parce que, tout au long de sa carrière, ils n'ont cessé d'évoluer. Siècle amical lors de son adolescence, plutôt mal vu au temps de la « nouvelle critique » structuraliste, le XIX<sup>e</sup> siècle rentre en grâce à partir de *S/Z* et des *Fragments du discours amoureux*, et plus encore dans les derniers séminaires sous les auspices du romantisme allemand.

La place qui leur revient a été ici donnée aux principaux auteurs de prédilection : Balzac, Chateaubriand, Stendhal, Flaubert, sans oublier Michelet, un auteur qui pourtant « n'était pas son genre ». Mais ont été prises en compte aussi des affinités plus partielles (Baudelaire, Nietzsche), voire bien plus ambiguës (Zola). Plus qu'une étude raisonnée, ce volume propose donc une approche en mosaïque des amours et désamours du lecteur et de l'auditeur pour certains créateurs, certaines œuvres, parfois même pour de simples phrases qui façonnent une œuvre et un imaginaire critique. Mais il dessine en fin de compte un panorama aussi complet que possible du rapport de Barthes au XIX<sup>e</sup> siècle : à sa littérature principalement, mais aussi à sa musique, à sa philosophie et à son histoire.

*José-Luis Diaz est professeur émérite de littérature française à l'Université Paris-Diderot. Président de la Société des études romantiques et dix-neuviémistes, il dirige le Magasin du XIX<sup>e</sup> siècle.*

*Ancienne élève de l'École normale supérieure et de l'Institut d'études politiques de Paris, Mathilde Labbé est maîtresse de conférences en littérature française à l'Université de Nantes.*

EAN 9782874497049

ISBN : 978-2-87449-704-9

272 pages – 23 €

HARMONIA MUNDI *livre*

[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)